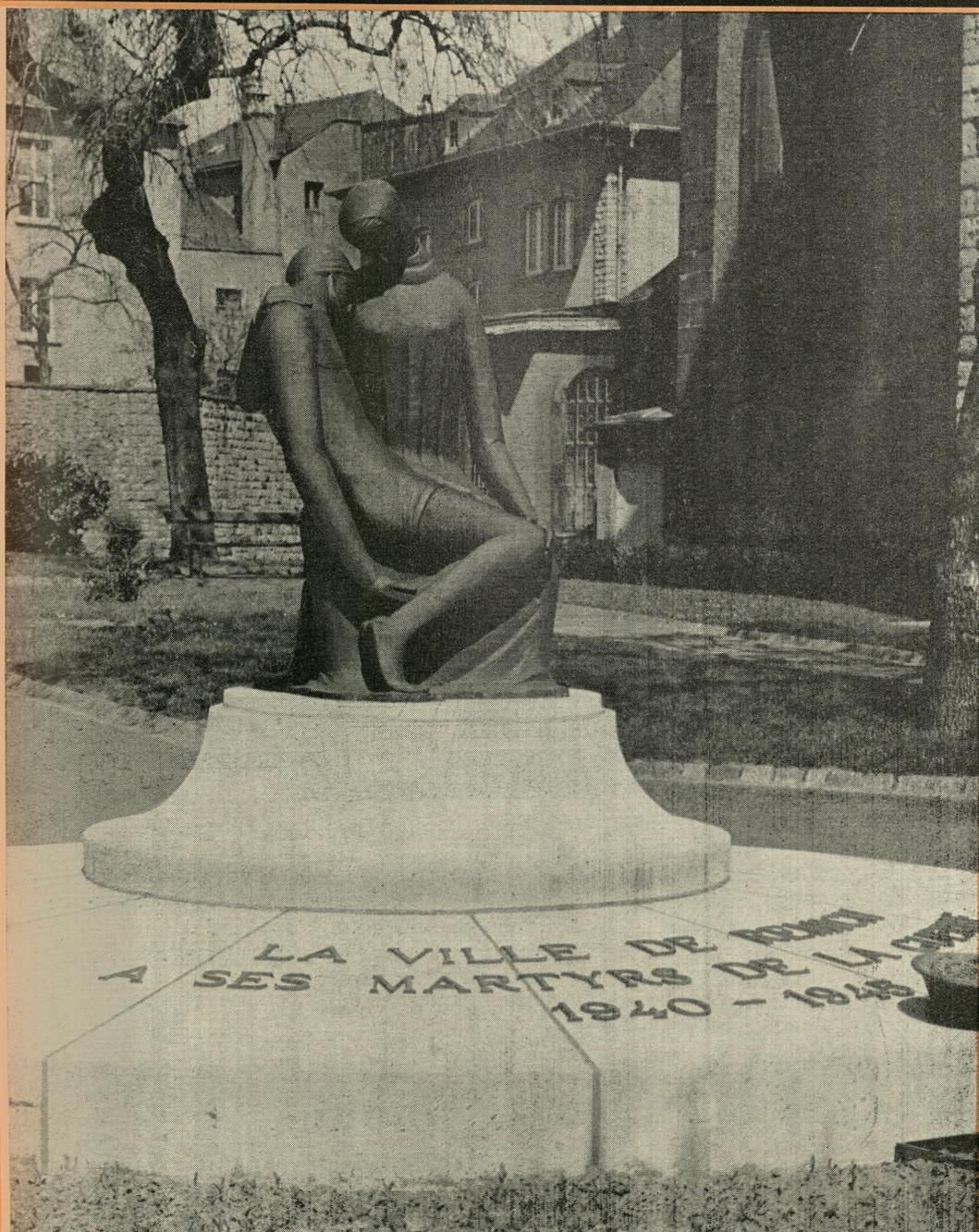


LES SACRIFIÉS

Bulletin mensuel de la Fédération des Victimes du Nazisme enrôlées de Force



N° 10 / 1970

10e année

Prix: 8,- frs lux.

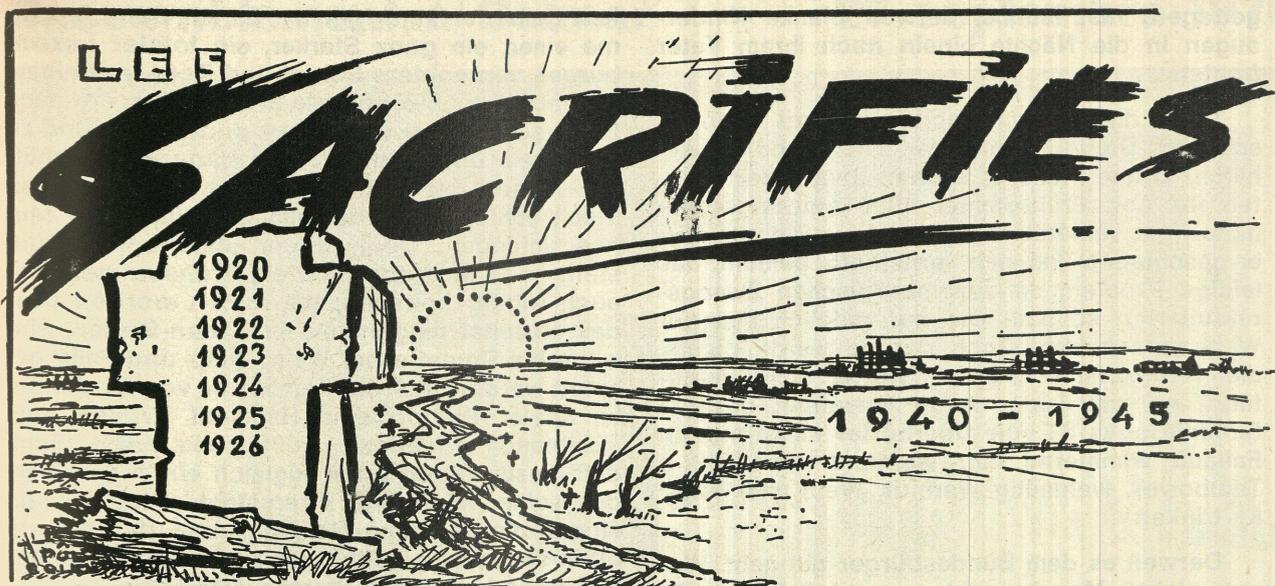
Abonnement: 50,- frs

Monument aux Morts Remich

Rédaction:

9, rue du Fort Elisabeth

Luxembourg



Tirage 10 000

Aus dem Inhalt

Tambow Sound
 Rassemblement à Colmar -
 27 Septembre 1970
 Sonnenburg heute
 September 1944
 Päng
 Warum bekommt Herr Joseph
 Bech die Goldmedaille des
 «Mérite Européen» ???
 Sonderbares Verhalten der Re-
 gierung den Zwangsrekrutier-
 ten gegenüber!
 Bina und der Krieg

Fédération des Victimes du Na-
 zisme Enrôlées de Force a.s.b.l.
 Siège: Luxembourg, 9, rue du
 Fort Elisabeth. - Case postale
 17 - Luxembourg-Gare
 C.C.P. 313-29

Rédaction du bulletin mensuel
 «Les Sacrifiés», Luxembourg, 9,
 rue du Fort Elisabeth Case
 postale 17 - Luxembourg-
 Gare

Monument National - C. C. P.
 319-10

Fonds d'Action - C.C.P. 210-49
 La Fédération représente:

l'Association des Parents des
 Déportés Militaires Luxembour-
 geois, Secrétariat 21, rue du
 Fossé, Luxembourg, C. C. P.

59-02 ● la Ligue Luxembourgeoise des Mutilés et Invalides de Guerre 1940-1945, Case postale 382 - Luxem-
 bourg-Ville, C.C.P. 286-33 ● l'Amicale des Anciens de Tambow, Secrétariat: Kleinbettingen, 12, rue de la Gare,
 C.C.P. 240-07 ● l'Association des Enrôlés de Force Victimes du Nazisme, Secrétariat: Luxembourg, 9, rue du
 Fort Elisabeth Case postale 17 - Luxembourg Gare, C.C.P. 313-24



SOUND

Vor 25 Jahren, es war Anfang August 1945, wurden die er-
 sten Gefangenen aus dem Lager 188 von Tambow von den Rus-
 sen entlassen und auf die Heimreise geschickt. Der Empfang
 auf Bahnhof Luxemburg Anfang Oktober 1945 war frostig und
 skurril zugleich; ich meine den offiziellen Empfang, der sich zu
 nächtlicher Stunde fast gespenstisch gestaltete: Papierfähn-
 chen, ein mieser Teller mit etlichen zierlichen grünen Erbsen,
 dazu eine Tasse Elbling und ganze zwölf Marylandzigaretten, ge-
 hörten zum Festival. Was sollte es! Die Tambower scherten sich
 einen Deut um diesen nicht gerade fürstlichen Empfang und
 waren froh wieder daheim zu sein.

Dennoch war dieser Empfang im Spätherbst 1945 wie ein
 Symbol für das, was da noch kommen oder nicht kommen soll-
 te. Von Regierungsseite gab es kein Verständnis für diese heim-
 gekehrten Tambower, die langsam aber sicher anfangen Schan-
 den anzumelden. Viele Raben sind inzwischen über das Mer-
 schertal geflogen. Die Tambower organisierten sich, fanden
 sich Jahr für Jahr im November zusammen, legten dann und
 wann Kränze für das Gedenken eines verstorbenen Kameraden
 nieder und gingen ihrer Arbeit nach. Die Zeit verging wie der
 Wind in den Dünen, gute Tambower Freunde wurden zu Grabe

Imprimerie Hermann, Luxembourg

getragen, fast lautlos, derweil blanke Kinder-
augen in die Nächte hinein nach ihrem Vater
fragten . . .

Doch die Führungsspitze unseres Landes
schwieg. Die Außenminister Thorn und Scheel
hatten kühne Pläne in Sachen Zwangsrekrutier-
ten für den Frühsommer 1970 entworfen; sie
hatten gar romantische Akkorde in die alte Lei-
er geschlagen und sich «ernsthaft» bemüht, das
leidige Problem der luxemburgischen Zwangs-
rekrutierten so bald wie nur möglich aus der
Welt zu schaffen. Doch daraus wurde nichts,
die «Frühsommersinfonie» wurde nicht aufge-
führt, es gab leider keine Premiere; besagte
Sinfonie opus ST «die Unerhörte» klingt nun im
Fallaub wimmernd mit: Weinend wirst Du, o
Tambower, wehmütig Wermut, Wein und Whys-
ky trinken!

Derweil es dem Bundesbürger gut geht. Wa-
rum nicht? Man braucht nur auf Reise in die
BRD zu gehen, um diese Feststellung zu ma-
chen. Schnelle Straßen, stattliche moderne Bau-
werke, Kaufhäuser mit allem von Alfa bis Ome-
ga, Gasthäuser mit jeglichem Komfort und rei-
chem Menü, glanzvolle Feste mit hochkarätiger
Prominenz – Von alledem ist natürlich für die
Tambower nichts drin, weder in Bonn noch in
Luxemburg, denn wissen Sie, das ist schon soo
lange her und «der Mohr hat seine Schuldig-

keit getan, er kann geh'n». Es sei denn, es kä-
me einer, ein ganz Starker, ein totaler Luxem-
burger, von echtem Schrot und Korn, mit einem
luxemburger Löwenherzen in der Brust, der nach
Bonn aufbrechen würde, um dort, «das Kind zu
schaukeln und nicht mit dem Bade auszuschüt-
ten», einer, der in Bonn mit der Faust auf den
Tisch schlagen würde, daß die Lüster zu rau-
nen anfangen. Doch dieser unbekannte Guru
steht noch im Nebel und ein Frühsommer wird
auch wieder kommen, die Raben werden über
das Moseltal fliegen und in Baden-Baden wird
weiterhin Roulette bei Wein, Weib und Pille ge-
spielt werden. Als die Tambower vor 25 Jahren
zu später Stunde eine Handvoll Erbsen zum
«Empfang» erhielten, wußten sie noch nicht,
daß dieses Omen auch zugleich ein Amen wer-
den sollte. Mini- und Zwergstaaten haben nun
einmal die seltsame Neigung, eine pervertierte
Ethik sozusagen, Mitbürger zu Ramsch, Laden-
hütern und «surplus» herabzuwürdigen.

A propos: Schneit es schon in Bonn? Oder
sind die Zufahrtsstrassen verweht? Oder beides?
Niemand weiß es. Wenn Diplomaten zaubern,
rührt das Schweigen die Trommel. Doch
die Zeit wird kommen, wo Asche von der Glut
erzählen wird, von den Tambowern, die gleich
zweimal ein Opfer brachten, im Krieg und im
Frieden . . .

Dr. Pierre Dominique Bausch.

amicale des anciens de TAMBOW

1943-1945

Dimanche, le 8 novembre 1970

Programme:

- 10,00 Auer: Gedenkmass fir ons verstuerwe Komeroden an der Herz-Jesu
Kirch, Letzeburg-Gare.
- 10,45 Auer: Départ vum Cortège, beglét vun der Harmonie Municipale
Luxembourg-Eich.
- Duerno: Nidderléen vu Blummen um Kano'nenhiwel.
- 11,30 Auer: Réceptioun op der Gemeng.
- 13,00 Auer: Banquet am Restaurant de la Foire, Lampertsbiérg.

25^e Anniversaire

Als Erönnung un de' schwe'er Zeit
1943 - 1945 verkäft d'Amicale am

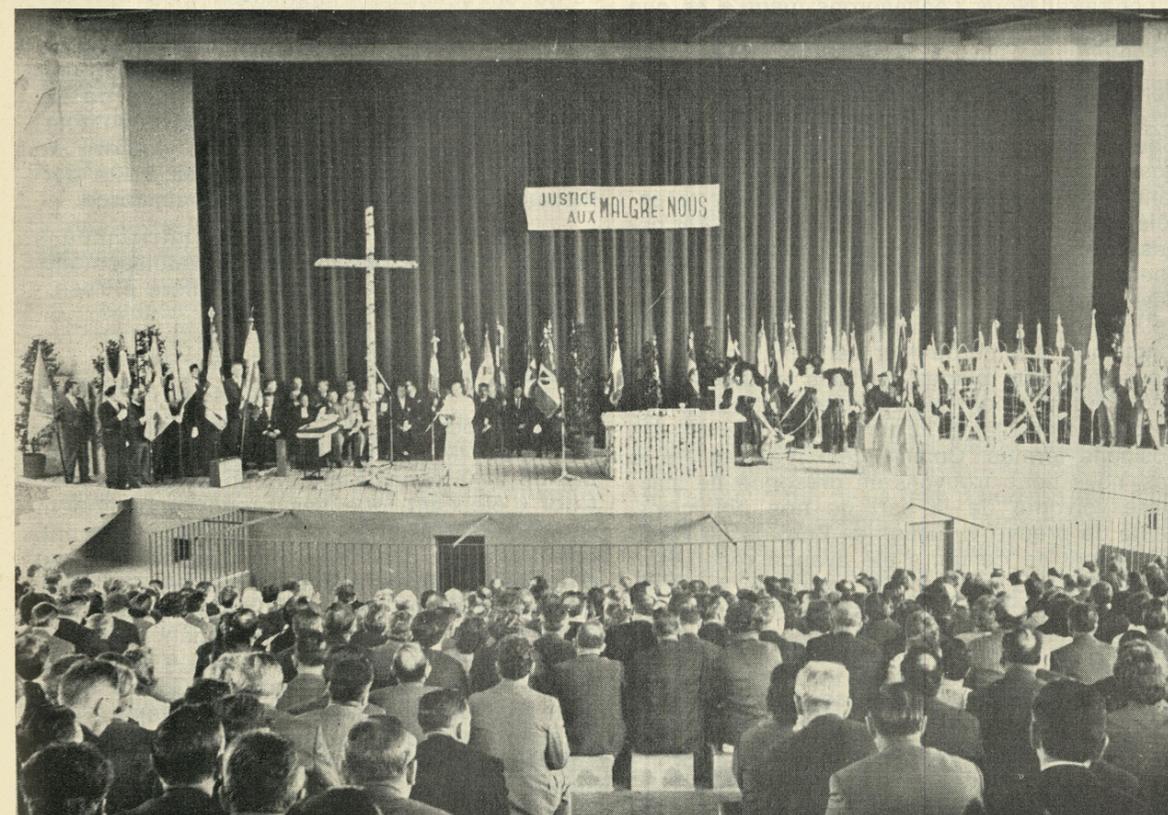
Restaurant de la Foire

den 8. November 1970 én Teller,
wo' d'Krichsgefangenelager Tambow agrave'ert
ass.

du Retour de Captivité

4 Les Sacrifiés

Rassemblement à Colmar - 27 septembre 1970



Par un dimanche ensoleillé 12.000 incorpo-
rés de force avaient afflué au spacieux théâtre
de plein air de Colmar (H-Rhin). Ce fut un ras-
semblement sans précédent. Venus des villages
les plus reculés du Haut et du Bas-Rhin, de la
Moselle et du Grand-Duché de Luxembourg, les
anciens enrôlés de force proclamèrent solennel-
lement leur ferme volonté de voir aboutir enfin
leurs revendications.

650 Luxembourgeois s'étaient déplacés - et
l'on peut prétendre sans exagérer, qu'ils avaient
fait un tour de force - pour participer au rassem-
blement international de Colmar, fournissant
ainsi un éloquent témoignage de solidarité et
de franche camaraderie avec leurs compagnons
d'infortune.

La première partie de cette journée mémo-
rable était marquée par un culte oecuménique
sur la scène du théâtre de plein air. Celle-ci
avait pris l'aspect d'un immense sanctuaire,
comme le démontre notre photo ci-dessus.

Jusqu'à présent des colombes.

Ensuite huit orateurs se succédèrent devant
un auditoire où s'accoudèrent préfets, séna-
teurs, députés, conseillers généraux, maires des
trois départements de l'Est, et survivants de la
génération sacrifiée. Le camarade Antoine Hun-
dertpfund, président de la section de l'ADEIF
de Colmar, ouvrit le cycle des allocutions.
Après avoir souhaité la bienvenue à tous, il
évoqua brièvement l'historique de l'ADEIF. Il
souligna l'action efficace de l'ADEIF chaque fois

que son honneur était en jeu, et le travail opi-
niâtre dans le domaine du rapatriement ainsi
que de la constitution du dossier du conten-
tieux en souffrance. Mettant le doigt sur la ca-
rence des services publics depuis une bonne
dizaine d'années, il releva avec amertume la
forme lassante des réponses-type aux interven-
tions. Hundertpfund ne cacha pas sa déception
devant l'incohérence de l'action parlementaire.
Les détenteurs de mandats devront enfin pren-
dre leurs responsabilités. Ayant toujours renon-
cé aux actions violentes, les incorporés de force
jusque là «colombes» pourraient devenir «fau-
cons». Ils ont fixés maintenant un terme, celui
du 31 décembre, afin que justice soit enfin ren-
due aux «Malgré-Nous.»

Nous n'abandonnerons jamais!

Notre camarade Jos. Weirich, en sa qualité
de président de la fédération internationale des
victimes du nazisme enrôlées de force, fut le
second orateur. D'entrée il transmet le salut fra-
ternel des enrôlés de force luxembourgeois.
«Quel autre témoignage faut-il que celui de plus
de 600 de mes compatriotes ici présents qui
depuis la dernière nuit ont pris la route pour se
rendre à Colmar?» - dit l'orateur. Et de conti-
nuer:

«Notre présence ici à Colmar est le témoi-
nage en public, non seulement devant les
autorités nationales, mais devant le monde
entier, que nous, Luxembourgeois, sommes
décidés à lutter ensemble avec vous et avec

Les Sacrifiés 5

nos amis belges pour nos justes revendications. Nous n'abandonnerons jamais. Bien au contraire! Nous continuerons jusqu'à ce que satisfaction nous soit rendue.»

Il précisa que si le problème de l'indemnisation n'a pas encore été réglé, c'est parce que jusqu'à présent en haut-lieu on ne l'a pas voulu. Ceux, à qui incombe cette tâche, les élus, les gouvernants, n'ont pas estimé assez important le problème des victimes du nazisme enrôlés de force pour lui consacrer l'intérêt nécessaire, pour le résoudre. Il serait inutile de chercher midi à quatorze heures. Surtout ne devrait-on pas continuer à calmer des Enrôlés de Force par des promesses vagues qui depuis longtemps ont perdu leur sérieux. Car, si les Gouvernements belges, français et luxembourgeois étaient bien décidés d'apporter une solution à ce problème, ils auraient dû prendre des positions fermes. Comme cela n'a pas été le cas, nous nous trouvons en présence de mauvaise volonté de la part de nos politiciens. Faute de preuve virtuelle, les Enrôlés de Force se méfient de ce qui a été avancé récemment au sujet d'une intervention commune des trois ministres des affaires étrangères auprès du Gouvernement de Bonn. Et le camarade Weirich dit:

«Avant de venir ici (à Colmar), je me suis renseigné auprès de notre Ministère compétent en la matière. Tout ce que l'on a pu me dire, c'est que les ambassadeurs belge et luxembourgeois à Bonn, munis d'instructions de leurs Gouvernements respectifs, attendent depuis des semaines leur homologue français pour intervenir. Mais hélas! Ce dernier n'a toujours pas d'instructions.

Alors qui se moque de qui? Qui trompe qui? Nous tous, nous avons déjà une fois pour mission de jouer les imbéciles! C'était dans le temps. Eh bien! Aujourd'hui d'autres veulent que nous continuions dans le même rôle. Je pense donc le moment venu de voir les choses telles qu'elles. Inutile de nous tromper nous-mêmes.»

Et l'orateur continua en attirant l'attention des gouvernants au mécontentement croissant de la masse des enrôlés de force. Si, dans le passé, toutes leurs actions se déroulaient dans les limites du conventionnel, du tolérable, il se pourrait fort bien qu'il n'en soit plus le cas dans l'avenir. A présent les choses se seraient détériorées à tel point que les responsables des organisations se voient obligés de décliner toute responsabilité devant d'éventuels actes futurs. Tellement monte la colère des enrôlés de force.

«Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise», - dit Jos. Weirich et ajouta que, si demain il y en aient parmi les enrôlés de force qui seraient à bout de nerfs, personne ne pourrait rendre responsable les dirigeants des organisations des victimes du nazisme. Depuis un quart de siècle ces derniers ont tenté tout pour apporter des solutions aux nombreux problèmes des Enrôlés de Force. Au cours de cette lon-

gue période ils auraient proféré suffisamment d'avertissements.

Par ailleurs, les enrôlés de force ne prêcheraient pas non plus, ni la haine, ni la vengeance. Ils en auraient déjà trop souffert au cours de leur vie. Cependant il ne conviendrait point de sacrifier une seconde fois cette génération martyre. Si l'on continuait de vouloir édifier une Europe nouvelle sur des mensonges, cette dernière se ferait sans les incorporés de force.

Le discours de J. Weirich fut interrompu à maintes reprises par de vifs applaudissements qui se prolongèrent après sa dernière phrase.

L'Injustice permanente: Mauvaise conseillère!

En la personne du camarade Spitz, président des «Malgré-Nous» de la Moselle, l'audience fit la connaissance d'un orateur profilé. Quoi d'étonnant, que ses propos échauffaient sensiblement l'atmosphère! Tantôt véhément, tantôt orageux, il mit les points sur les i avec une précision poignante. Ainsi fit-il p. ex., la nette différence entre ceux des Alsaciens-Lorrains ayant servi du côté allemand pendant la guerre 14-18 et ceux incorporés de force à la «Wehrmacht» au cours de la Deuxième Guerre Mondiale. Ces derniers avaient, pour la plupart, servi auparavant dans l'armée française. Tandis que les premiers se virent arrogés après la fin des hostilités en 1918 les mêmes droits et avantages que les combattants français, les «Malgré-Nous» de la dernière guerre attendent toujours. La législation française ne tiendrait pas le pas avec la situation née des nouveaux faits, tels qu'ils ont été créés par les événements de la guerre 1939-1945. En haut-lieu on s'imagine que les incorporés de force étaient allés en congés payés en Finlande, en Russie ou ailleurs aux multiples fronts allemands. Quelle mentalité! Si l'on se donnait la peine d'adresser une demande au Président de la République Française, on ferait beau d'attendre. Comme Spitz, lui, est dans ce cas, il se demande après coup, si ce n'était pas de sa propre faute d'être toujours en attente d'une réponse du simple fait d'avoir omi de joindre la «réponse payée».

Si jamais les incorporés de force se rendaient dans un autre département de la France que ceux de l'Est, ils rencontreraient une complète incompréhension à l'égard du sort écoeurant des ressortissants alsaciens-lorrains. Nul n'a jamais entendu parler de la tragédie de ces derniers. Maintenant l'heure de la vérité a sonné. Les «Malgré-Nous» sont des gens d'ordre à qui l'on apprend de combattre. Donc ils lutteront ne serait-ce que pour l'honneur, mais l'injustice permanente peut devenir mauvaise conseillère.

Après M. Baillard, président du groupement ADEIF du Bas-Rhin, se fut Me Yves Muller, président de la commission des revendications et des pensions, qui rappela que le drame des incorporés de force français est celui d'une minorité. L'oeuvre remarquable de Me Georges

Nonnenmacher sur l'indemnisation se trouverait à présent inexploitée. Il soumit la motion de synthèse qui fut adoptée par l'assistance et qui est reproduite ci-après:

RESOLUTION

Les «Malgré-Nous», incorporés de force, et «ANCIENS DE TAMBOW», d'Alsace et de Moselle, lors de leur réunion tenue à COLMAR le 27 septembre 1970 avec leurs camarades luxembourgeois, ont:

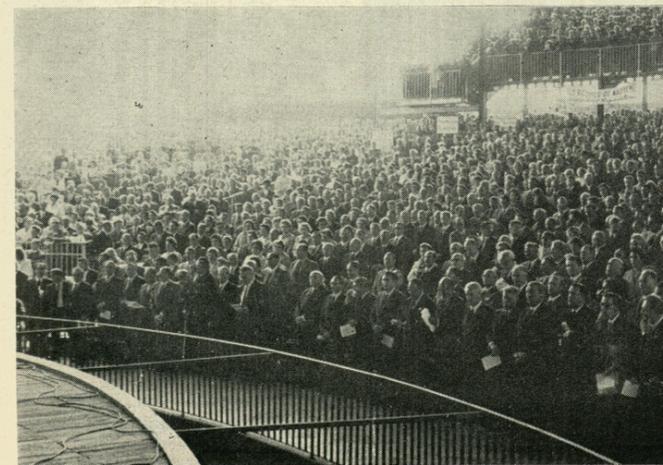
Constaté que leurs efforts inlassables, développés durant un quart de siècle en vue de la défense des intérêts moraux et matériels de leurs ressortissants, n'ont débouché que sur de très fragmentaires résultats.

Déploré que les gouvernements successifs ont par leur carence, fruit de l'incompréhension à l'égard du drame de l'incorporation de force, négligé de tout entreprendre en vue d'assurer ou de faire assurer l'équitable réparation des préjudices de tous ordres subis par les «MALGRE-NOUS».

Rappelé que ces derniers, se substituant aux autorités normalement compétentes mais défailtantes, ont élaboré un ensemble important de documents techniques établissant le bien fondé de leurs aspirations, ensemble demeuré inexploité.

Les incorporés de force français et luxembourgeois, au passé douloureux, se recueillent au cours d'un service religieux oecuménique.

Images de paix



Regretté que tant d'efforts, étalés sur une si longue période, n'aboutissent qu'à des assurances dont la répétition le dispute à la tardivité sans en augmenter la crédibilité.

Décidé qu'à défaut de résultats tangibles jusqu'au 31 décembre 1970 les comités directeurs se réuniront dès la première quinzaine de janvier 1971 pour arrêter définitivement la nature et le calendrier des mesures que la situation commandera.

Présomption d'origine

Pathologie de la captivité et de l'enrôlement forcé.

Après Steinmetz, président interdépartemental de l'Amicale des anciens prisonniers de guerre de Tambow, se fut l'abbé Hoffarth, président départemental du Bas-Rhin des anciens de Tambow, qui fit un tour d'horizon très technique de la question de la présomption d'origine limitée à une date fatidique. Les maladies tardives ne se déclarant que maintenant, ne sont pas reconnues ayant eu leur origine pendant la dernière guerre. Aussi se refuse-t-on de reconnaître le résultat des recherches scientifiques en matière de pathologie de la captivité et de l'enrôlement forcé.



et pourtant

Faut-il vraiment qu'à force d'incessantes provocations les colombes finissent par passer dans le camp des faucons?

«Les 3000 morts que nous comptons dans nos rangs depuis la libération des camps plaident assez pour un nouveau code des pensions», — conclut l'abbé Hoffarth.

La synthèse des allocutions

fut faite par G. Bourgeois, président départemental de l'ADEIF du Haut-Rhin. Après avoir salué la grande famille des incorporés de force et plus spécialement les amis luxembourgeois, il évoqua le douloureux procès de Bordeaux et la mauvaise information manifeste de la France sur le cas des enrôlés de force. Brandissant le livre «La grande honte» de Me G. Nonnenmacher, il s'exclama: «Voilà, Messieurs les ministres, l'argument majeur vis-à-vis du gouvernement de Bonn pour ce qui est de l'indemnisation.»

A l'encontre de J. Weirich, Bourgeois informa ses auditeurs qu'à la présidence de la Ré-

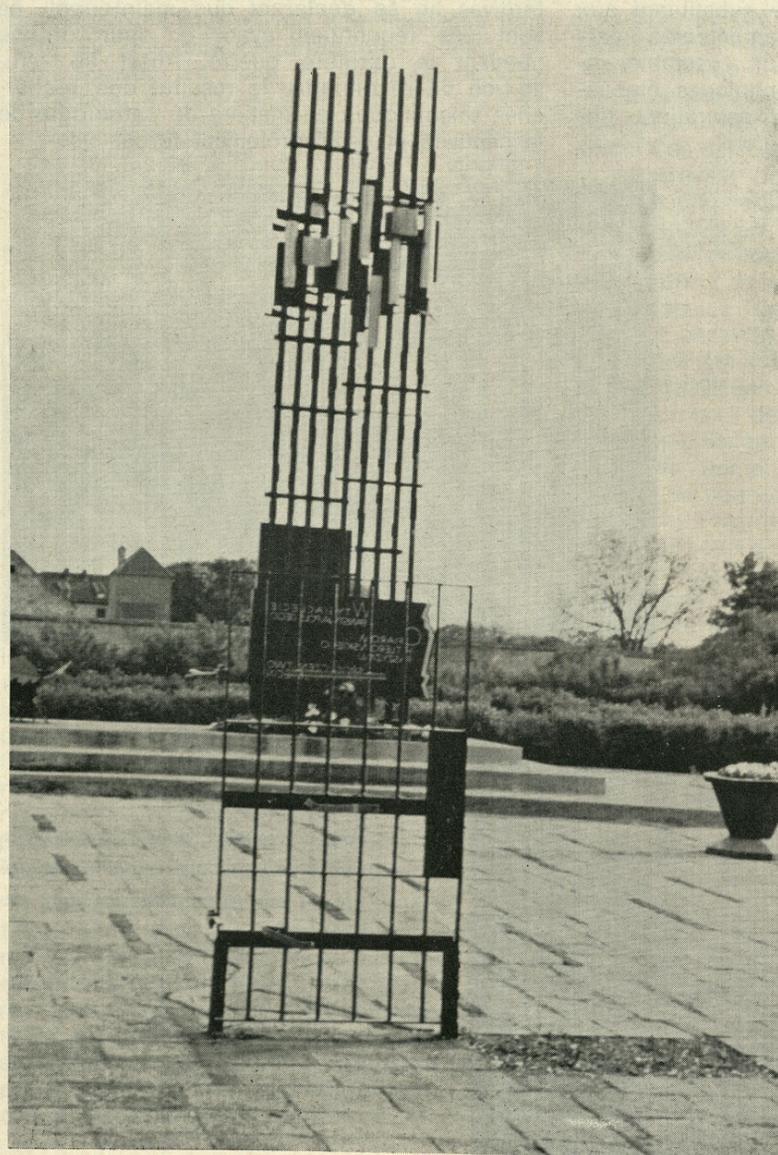
publique des instructions auraient été données au sujet du dossier que lui, Bourgeois, avait soumis au président Pompidou lors de son passage à Colmar. Le gouvernement de Bonn serait prochainement saisi d'un mémorandum.

La grande manifestation se termina dans l'après-midi au hall d'exposition sur le repas en commun de 4.000 participants.

P.S.

L'expédition luxembourgeoise à Colmar avait fort bien réussi. Après coup nous lisons des rapports dans le «Républicains Lorrain», «France-Journal» et le «Tageblatt». La «Revue» (letzeburger Illustre'ert 41/70) consacra trois pages entières à l'événement de Colmar. Sous le titre «Nazi-Opfer: Konvent in Colmar» M. Léon N. Nilles avait rédigé un très bon article, illustré par dix photos grand format qui nous a fort bien plu.

s.n.



Sonnenburg

Heute

An der Strasse nach Skierzyna steht das Denkmal für die Ermordeten. Dasselbe erhebt sich am ehemaligen Haupteingang des Zuchthauses.

Namen wie Hinzert, Dachau, Sachsenhausen, Lyon, usw. sind den meisten Luxemburgern zu einem Begriff geworden. Sonnenburg hingegen ist hier im Lande beinahe unbekannt geblieben. Nun einige Eltern beweinen heute noch ihre dort umgekommenen Söhne. Dennoch müßte Sonnenburg in Luxemburg seinen Platz unter den Stätten des luxemburgischen Martyriums behaupten, denn es gibt keinen andern Ort, wo so viele Luxemburger auf einmal ermordet wurden. Obschon ihre genaue Zahl nicht mehr feststellbar ist, nimmt das Commissariat au Rapatriement heute die Zahl von 89 Opfern an. Bei diesen handelt es sich ausschließlich um luxemburgische Zwangsrekrutierte.

Die Ereignisse in Sonnenburg selbst sind bis jetzt noch nicht restlos aufgeklärt worden. Hier nun ein kurzer Ueberblick (siehe dazu auch Prof. Robert BRUCH in «Les Sacrifiés» Nr. 3-4 vom März-April 1962).

Die meisten der von den Nazis als «Fahnenflüchtige» verurteilte Luxemburger, die das zweifelhafte Glück besaßen, nicht gleich hingerichtet zu werden, landeten früher oder später über das Zuchthaus Lingen in den sogenannten Emslagern, wie Papenburg, Aschendorfermoor, Neusustrum, Walchum, Schensorfermoor, Esterwegen, Börgermoor. Von hier kamen sie wahrscheinlich, falls sie in der Zwischenzeit nicht umgekommen waren, im Laufe des Monats November 1944 (am 24.?) mit verschiedenen Trans-

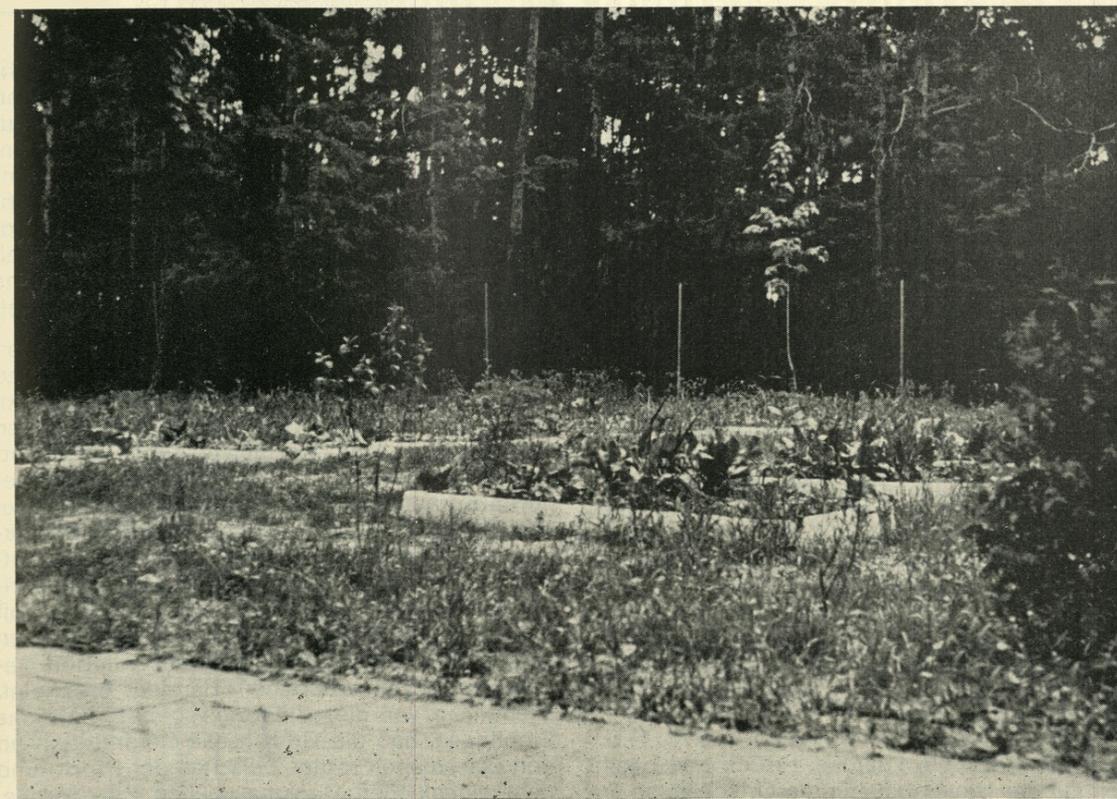
porten nach Sonnenburg in der Neumark oder nach dessen Außenkommando Schwerin.

Durch den schnellen Vormarsch der Roten Armeen im Januar 1945 bedingt, wurde das Außenkommando des Zuchthauses wieder auf Sonnenburg eingezogen. Nachdem das Gefängnis «ordnungsgemäß» in die Verwaltung der SS überführt worden war, kam am 30. Januar eine etwa 20-köpfige Gruppe, bestehend aus Gestapomitgliedern und SS, aus Brandenburg oder Berlin nach Sonnenburg. Hier wurden, im Beisein von Direktor KNOPS, nach unbekanntem Kriterien ungefähr 120 Gefangene aus der Masse der Häftlinge ausgesondert und, von ihren Leidensgenossen getrennt, im Nordflügel des Gefängnisses untergebracht. Die übrigen 823 Mann wurden noch im Laufe derselben Nacht im Wirtschaftshof erschossen und zwar in Schüben von je 10 Mann. Die Gefangenen mußten sich auf den Bauch legen und wurden dann durch Genickschuß erledigt. Ihre Leichen wurden von 24 ausgewählten Mitgefangenen auf einen großen Haufen gelegt.

Die Ueberlebenden zogen, unter Führung von Direktor Dr. KNOPS, mit ihren Bewachern und deren Familienangehörigen ins Innere Deutschlands, wo sich ihre Spur verliert.

Am 2. Februar rückten die Rotarmisten in Sonnenburg ein und fanden die 819 Tote und die vier verletzten Ueberlebenden.

Wieweit kann man heute noch in Sonnenburg Zeugnisse von den oben geschilderten Ereignissen finden?



*Die heutige Grabstätte - - -
- - - macht einen etwas vernachlässigten Eindruck, deutet nicht auf einen Friedhof hin.*

Vor dem heutigen Kostrzyn nad Odra, dem früheren Küstrin, an der Mündung der Straße Kostrzyn-Ekwierzyna (Schwerin a.W.) zeigt ein Schild, zwei Schwerter mit einer brennenden Flamme, an, daß es noch 13 Kilometer sind in Richtung Skwierzyna bis zur Kriegsdenkstätte Slonks, wie Sonnenburg heute auf polnisch heißt. Dahin führt eine mit Bäumen besäumte, geteerte Straße. Links der Straße entlang liegt das sumpfige Mündungsgebiet der Warta (Warthe) in die Odra (Oder), während rechts die eingleisige Eisenbahnstrecke von Kostrzyn nach Slonk verläuft.

Am Eingang der Ortschaft liegt der Bahnhof. An dessen Vorderfront vorbei gelangt man auf einem sandigen Feldweg nach etwa 40 Meter rechts an einen andern Feldweg. Dieser führt durch einen Kiefernwald und nach ungefähr 400 Meter liegt rechter Hand der Friedhof der Opfer des Massakers.

Es ist dies schon ihre zweite Grabstätte, denn ursprünglich waren die Opfer auf einem Grundstück, welches an das Gefängnis und an die Hauptstraße grenzte, beigesetzt worden. Ein Drahtzaun umgibt das Gelände, das links an eine Fabrik stößt. Der ganze Platz wird von Bäumen beschattet. Das Tor ist verschlossen. Der Schlüssel dazu befindet sich auf dem Präsidium der Ortschaft. Das Ganze macht einen etwas vernachlässigten Eindruck. Nichts deutet hier auf einen Friedhof hin. Auf und zwischen den Gräbern wächst Gras, so daß man die einzelnen Blumenstöcke kaum noch sehen kann. Wie zur Entschuldigung erklärte ein Einwohner, daß der Gärtner, welcher mit den Unterhaltungsarbeiten betraut ist, zu alt wäre, um der Arbeit noch ganz nachzukommen. Nur ein paar Mai im Jahr sollen die Gräber hergerichtet werden. Vom Tor führt nach zwei Tritten ein mit Platten belegter Weg auf einen Platz zu. Auf diesem steht ein Betonsockel aus dem eine eiserne Halterung hervorragt. Das große hölzerne Kreuz, das hier stand und wie es von früheren Aufnahmen her bekannt ist, ist verschwunden. Zu beiden Seiten des Weges erstrecken sich die mit einer Betoneinfassung versehenen Gräber. Sie sind ohne Kreuz und ohne Namenstafel. Auf der linken Seite des Weges liegen sechs große Gräber übereinander. Auf der rechten Seite befinden sich von oben nach unten zuerst drei Reihen zu je sechs Gräber von normaler Größe und dann wieder drei große Gräber. Die achtzehn kleinen Gräber werden in Slonk « Ausländergräber » genannt. In ihnen sollen Angehörige folgender Nationen liegen: Belgier, Franzosen, Holländer, Luxemburger und Polen. Die Norweger hingegen fehlen, denn sie wurden von ihren Landsleuten nach Hause geholt. In den übrigen, großen Gräbern sollen die Deutschen begraben liegen.

Kehrt man vom Friedhof zurück und begibt sich auf der Hauptstraße in die Ortschaft, so findet man an einer Straßenkreuzung das Denkmal für die russischen Befreier: ein Obelisk mit einem Stern auf der Spitze.

Polstermiwel en gros

Nous sommes spécialisés en

MEUBLES de SALON

Seulement le spécialiste peut vous offrir les meilleures conditions

J. Weirich

DU DELANGE

40, avenue G.D. Charlotte Tel 511717

Importation directes des plus beaux modèles — dans tous les styles — à tous les prix — choix immense — des prix réellement de gros (jusqu'à 30 % de remise).

Visitez sans engagement nos salles d'exposition

Sche'nst Schong
Gre'sst Wiel
Bölleg Preisser

beim

GILLY

LETZEBURG, UM KRAUTMART

Folgt man der Hauptstraße weiter in Richtung Skierzyna, so stößt man auf der linken Straßenseite, schon außerhalb der Ortschaft, auf das ergreifende Denkmal für die Ermordeten. Dasselbe erhebt sich am ehemaligen Haupteingang des Zuchthauses. Die ganze Anlage macht einen gepflegteren Eindruck, und sie scheint auch neueren Datums zu sein. Auf jeden Fall ist sie im Buch über die Stätten des Martyriums in Polen, Ausgabe 1966, noch nicht verzeichnet.

Auf der linken Seite des Beringes erheben sich drei Fahnenmasten, abwechselnd weiß und rot, gestrichen, den polnischen Nationalfarben. Der kurze Weg zum Denkmal wird auf beiden Seiten von je drei Kastanienbäumen beschattet. Wie aus einem Lageplan ersichtlich ist, gehören sie noch zum ehemaligen Zuchthaus. Auf den übrigen drei Seiten ist das eigentliche Denkmal mit Zierpflanzen umgeben. Vor dem Hauptteil des Denkmals steht eine schwarz angestrichene eiserne Pforte hinter der, auf dem mit Platten belegten Fußboden, die in den Boden eingelassene Silhouette einer menschlichen Gestalt mit hoch erhobenen Händen erscheint. Steht man vor dieser Pforte, so hat man das Empfinden, daß die Gestalt des Gefangenen an den Eisenstäben rüttle. Zwischen der Pforte und dem eigentlichen Denkmal stehen zwei große, bunte, mit Blumen gefüllte, steinerne Vasen. Der Hauptteil des Denkmals ruht drei Tritte hoch auf einer Plattform. Es ist dies eine moderne

Skulptur, ein Gefängnisgitter darstellend, welche Buchstaben auf schwarzem Hintergrund, folgen auf der Vorderseite, in weißen, aufgesetzten de Inschrift trägt:



Im Tausendjährigen
Polnischen Staat

(Uebersetzung):

Den Opfern
Des Hitler-
Faschismuses

Die Gemeinschaft
Des Bezirkes Sulecin

An der Rückseite ist eine schwarze Tafel befestigt an der folgender Text in Relief hervorsticht:

Sonnenburg - Slonk
To Oboz Zaglady Antyfaszystow
Niemieckich Od 1933
Krwawe Dzieło
Hitlerowskich Zbirow
Tu We Wrzesniu 1939
Zameczono W Lochach Kazetu
Grupe Polakow Z Bydgoszcy
Tu Noca 30/31 Stycznia 1945
Zoldacy Hitlera Wlasowcy
I Gestapo Dokonali Habniego
Mordu Na 819 Wiezniach

Belgach
Francuzach
Holendrach
Luksemburczykach
Norwegach
I Polakach

Rozstrzelano Pod Murem
Wiezienia A Zwloki, Spalono.
Slonks

To Symbol Hitlerowskiego
Barbarzynstwa
To Miejsce Kazni Jego Fiar
Po Wsze Czasy

Nia Ma Przebaczenia
Hitlerowskim Katom.
(Uebersetzung):
Sonnenburg - Slonk
Dies ist seit 1933 das Vernichtungslager
für die deutschen Antifaschisten
Die blutige Tat
der hitlerischen Häscher
Hier im September 1939
wurde in den Löchern des KZs
eine Gruppe Polen aus Bydgoszcz gequält.
Hier in der Nacht vom 30/31 Januar 1945
töteten die Soldaten von Hitler-Wlassow und die
Gestapo schändlich 819 Gefangene

Belgier
Franzosen
Holländer
Luxemburger
Norweger
und Polen

Sie wurden vor der Gefängnismauer erschossen
und ihre Leichen wurden verbrannt.

Slonks
das ist ein Symbol der hitlerischen Barbarei
das ist der Ort, wo die Gefangenen gequält
wurden.

Auf alle Zeiten
läßt ihr Opfer keine Verzeihung
für die hitlerischen Henker zu.

Bezeichnenderweise fehlen in der Aufzählung der Nationalitäten der Opfer die Deutschen, welche jedoch das Gros der Toten stellten. Auch geht aus den vorliegenden Zeugenaussagen nirgends hervor, daß die Leichen der Ermordeten von den Nazis verbrannt wurden.

Auf der gleichen Höhe wie der Hauptteil steht eine schwarz gestrichene eiserne Schale. In ihr brennt, bei Feierlichkeiten vor dem Denkmal, die Gedächtnisflamme.

Hinter dem angepflanzten Grünstreifen der Anlage liegt ein Stück unebenes und unbebautes Gelände. Auf diesem stand das Zuchthaus. Nur noch spärliche, überwachsene Mauerüberreste sind davon auszumachen. Eine unebene unbewachsene Betonfläche sticht besonders hervor. Sie gehörte sicherlich zu einem der gefängnis-eigenen Werkstätten. Nur noch ein Teil der linken und der oberen äußeren Zuchthausmauern ist noch erhalten geblieben. Auf jeder

DROSTE
CHOCOLAT

par excellence

Seite ist noch eine kleine Pforte sichtbar. Wozu das niedrige, mit Ziegeln gedeckte Gebäude diente, welches an der oberen Zuchthausmauer liegt, ist nicht mehr genau festzustellen. Möglich ist, daß es überhaupt nicht mehr zum Gefängnisbereich gehörte, sondern zu einem anstoßenden Bauernhof.

AUFRUF

Wir bitten diejenigen Leser, welche im Besitz sind von Dokumenten oder Zeugen waren von Ereignissen, die im Zusammenhang stehen mit der Geschichte unserer Zwangsrekrutierten im allgemeinen oder mit den oben geschilderten Begebenheiten im besonderen, sich bei uns zu melden. Es genügt eine Visitenkarte an unser Sekretariat

Fédération des Victimes du Nazisme, Enrôlés de Force, Case postale 17, Luxembourg-Gare zu schicken.

ETABLISSEMENTS

Buchholtz & Ettinger

ESCH-ALZETTE

Tél.: 54 32 10

11 et 18, rue de Luxembourg

Succursale à Pétange

14r rue de Luxembourg

Fers et Métaux — Quincaillerie

Outils pour menuisiers

Ferremets de meubles

Ferremets de Bâtiments

TRADITION PLUS QUE CENTENAIRE

September 1944

(Schluß)

In der Zwischenzeit wurden Meinungen ausgetauscht, über die mutmaßliche Dauer des Krieges; wie weit Wittlich von Echternach entfernt sei; in wieviel Tagen die Amerikaner wohl dort sein könnten. Das waren allerdings Fragen, die keiner mit auch nur einiger Genauigkeit beantworten konnte. Am meisten wurde allerdings auch befürchtet, die deutschen Häscher könnten sie weit nach Osten bringen. Immerhin, die Aussichten standen schlecht und Ungewißheit plagte sie mehr als Durst u. Hunger. Freund Lucien T. meinte damals, es könnte bis Weihnachten dauern, ehe sie wieder zu Hause seien. Seine Kameraden hätten ihn am liebsten lebendig vertilgt ob solch ungeheuerem Pessimismus. Doch war Luciens Schätzung genau so falsch wie alles andere. Es sollte noch weit länger dauern. Ein schreckliches, grauenhaftes, langes Jahr hatte erst begonnen.

Draussen rasselten andere Züge vorbei. Militär, Material, Munition, Pferde. In Oetringen kam ein Zug aus Richtung Bettemburg, alles offene Güterwagen, vollgepropft mit Kaszteln in den gestreiften Uniformen. Auf allen Strassen, links und rechts des Schienenstranges, überall dasselbe

Bild: Ueberstürzter Rückzug. Rette sich wer kann! Zurückweichende Wehrmacht, geschlagen, aber niederträchtig und hinterhältig wie eh und je.

Von elf bis so gegen 6 Uhr hatte allein die Fahrt von Luxemburg bis nach Trier gedauert. Auf einem Bahnhof kurz vor Trier stationierte ein Zug mit zurückgeführten Frauen und Kinder aus dem Saargebiet. Dreckig, zerlumt, halb nackt und hungrig standen sie vor den Rot-Kreuz-Wagen. NSV-Schwester verteilt Brot, Butter und Wurst unter sie. Wer jemals mit Deutschen zusammen war, dem ist nicht unbekannt, daß bei ihnen dieses Geschäft sich nicht ohne Gestöß, viel Geschrei und ab und zu auch nicht ohne Schlägerei abwickelt. Auf ihren Wagen waren Aufschriften zu lesen wie: Führer wir bleiben dir treu! - Wir kommen wieder! - Die Vergeltung kommt! - Wir lieben unsern Führer! - usw. usw. Nun, fanatischer gehts nicht mehr.

Den hungernden Luxemburger wandten und krümmten sich die Mägen, als sie zusahen, wie die Deutschen ihre Wurstportionen verschlangen. Seit sieben Uhr morgens hatten sie nicht die geringste Nahrung zu sich genommen. Das war

eine lange Zeit. Seit Monaten hatten sie sich nicht satt essen dürfen. Und Staatsfeinde, wie sie welche waren, erhielten selbstverständlich keine Marschverpflegung. Bevor unsere Luxemburger das Grundgefängnis verließen, hatten sie die Koffer, die ihnen bei ihrer Verhaftung weggenommen worden waren, wieder ausgehändigt bekommen. Mit einem Male erinnerte man sich ihres Inhaltes. Welch ein Glück. Für einmal hatte die sonst sprichwörtliche deutsche Gründlichkeit versagt. Beim durchkramen fand Marcel K. ein Kilo Würfelzucker in seinem Koffer. Jeder erhielt drei Stücke Zucker, sowie einen «Petit-beurre», wovon ein anderer ein Päckchen in seinem Koffer fand. Das war zugleich ihr Mittagmahl und ihr Abendbrot.

Im Bahnhof Trier angelangt gab es gleich wieder Fliegeralarm. Niemand durfte den Zug verlassen. Hoch über ihnen brummt Flieger u. die deutsche Flack schoß wie wild. In dieses Donnern u. Getöse hinein erhielten sie urplötzlich den Befehl zum Aussteigen. Unter den Wagen mußten sie Deckung suchen. Der Wachmannschaft wurde dies nicht gestattet, mußten die jungen «Spritzer» doch auf ihre Gefangenen aufpassen. Und wie sie so dastanden, zitterten die «Büblein» derart, daß unsere Luxemburger glaubten sie würden im nächsten Augenblick umfallen und ihre Schießbeisen wegwerfen. Aber dazu kam es nicht. Es kam die Entwarnung. Die Gefangenen mußten in ihre Wagen, wo sie Schlaf suchten um ihren Hunger zu vergessen.

Als sie dann wiederaufwachten, war es draussen stockfinstere Nacht. Der Zug hielt im Bahnhof Wengerohr. Es hieß aussteigen und Antreten zum üblichen Appell. Der Leutnant verhandelte mit dem Bahnhofsvorsteher wegen einer Einquartierung der Gefangenen im Wartesaal. Gegen vier Uhr morgens des 2. September ging die Fahrt weiter nach Wittlich/Daun. Eine halbe Stunde Reise und das verrufene Nest war erreicht. Der Zug wurde kontrolliert und - - - oh! Schreck! - eine Aborttür war von innen verschlossen und das Fenster stand offen. «Wenn jetzt einer fehlt», - schrie der Oberleutnant. - «dann wird die ganze Bande erschossen!» Und tatsächlich, es fehlte ein Luxemburger.

Mit dem Erschiessen war das nun so eine Sache. War es den Gefangenen nicht ganz geheuer überdem sie zum Lager marschierten, so war dem Oberleutnant nicht minder ungemütlich zu Mute. Die beiden verwundeten Kameraden wurden von vier Mann getragen. Es mag so gegen fünf Uhr morgens gewesen sein, als sie alle lebend durch das Gefängnis traten, das sich knarrend hinter ihnen schloss. Der Wachmeister, der sie dort in Empfang nahm, meinte sofort: «Man soll die gan-

ze Bande einfach erschiessen.» Darob der Oberleutnant: «Ja, alle Beamten sagen das, aber keiner will es tun.»

Fünf lange Stunden zitterten die ausgemergelten Gestalten auf dem Hof. Dann durften sie jenes Gebäude betreten, dessen Name von vielen Luxemburgern nur mit schaudern in der Stimme erwähnt wurde. Nach siebenundzwanzig Stunden Fasten, erhielt jeder eine Schnitte Kommiß. Dann wurden sie zu je zwölf in eine Zelle gepreßt, die für einen Gefangenen bestimmt war.

Damit war die erste Etappe auf ihrem erst begonnenen Leidensweg beendet. Es folgten noch elf beschwerliche Tage im Wittlicher Gefängnis. An dem Tage, da die Bevölkerung Luxemburgs die Amerikaner mit Jubel empfangen und frenetisch ihre Liberation zu feiern begannen, wurden unsere Luxemburger Jungen nach Butzbach, im Hessischen, verfrachtet. Dort wurden zwölf von ihnen entlassen und zurück zur Truppe geschickt.

Am 20. Oktober 1944 verliessen die übrigen Butzbach in festverschlossenen Viehwaggons um zwei Tage später in Torgau (Elbe) über die Torschwelle des verruchten Wehrmachtsgefängnisses Fort Zima zu treten.

Dort wurde Freund M.D. am 30. November zusammen mit zwei Leidensgefährten zur Truppe entlassen. Die letzte Erinnerung an Torgau, welche die drei Freunde mit auf den Weg zur Front nahmen, war ein Bild, das ihnen zeitlebens vor Augen stehen wird. Im Gefängnishof gingen dreizehn Luxemburger Kameraden, schwere Ketten an Händen und Füßen, die bei jeder Bewegung klirrten. Als die drei Entlassenen in einiger Entfernung an den Totgeweihten vorbei gingen, riefen diese ihnen zu: «Courage!»

Im Monat Dezember 1944 und im Januar 1945 fielen diese dreizehn junge und aufrechte Luxemburger unter deutschen Kugeln für ihre luxemburgische Heimat und ihre Ueberzeugung. Ihr schrecklicher Leidensweg war zu Ende. Die übriggebliebenen Kameraden gingen und gehen den ihrigen weiter bis zum bitteren Ende. - - -

Hesperange

Den 15. November ass an der Pärkirch zu Itzeg eng Gedenkmass fir de' gefälen an vermössten Komeroden aus der Gemeng Hesper. Em 10.30 Auer fänkt d'Feierlechket un.No der Mass get eng Gerb beim Monument aux Morts niddergeluegt an iwerdems get Sonnerie aux Morts gespilt. Mir bieden d'Awunner an all Zwangsrekrute'ert aus der Hesper Gemeng un desem feierlechen Akt delzehuelen.

PETANGE

Nous déplorons le décès de notre membre honoraire

Mme Vve Math. WEIMERSKIRCH

Nous lui garderons un souvenir très ému.

Le comité

CHAUFFAGE

SANITAIRE

Georges Berg

ESCH sur ALZETTE

33, bd Prince Henri -

5 29 16



«LW.» - 7.10.70

Briefe an die Redaktion:

Betr.: Ihre Glosse «Juri Schukow und Luxemburg» vom 1. Oktober.

Liebes Luxemburger Wort!

Warum sind Sie so böse mit Juri Schukow?

War das L.W. wirklich böse? Wann denn? - - - Der erste Satz dieses Briefes ist nicht gerade eine Referenz für die Genauigkeit seines Schreibers.

Päng!

«Ist es für die Luxemburger wirklich ein so unerträglicher Gedanke mit der Nation, aus der Goethe, Mozart, Keller, usw. hervorgegangen sind . . . ?»

Goethe, ein Deutscher, dessen niemand sich zu schämen braucht. Auch ein Luxemburger selbstverständlich nicht. Aber - - - Goethes Bedeutung liegt nicht in seinem Deutschtum, sondern in seinem kulturellen Wert, was wohl nichts mit einer Nation zu tun hat!

Päng!

Mozart - hier wird die Argumentierung schon sehr bedenklich. Denn Mozart wurde in Salzburg geboren, welche Stadt nur zu Hitlers Zeiten nach Deutschland verfrachtet worden war. Sodaß dieser Große nicht als Gütemarke für die deutsche Nation gebraucht werden kann.

Päng!

Es sei denn, man erweckt Nazi-Theorien zu neuem Leben!

Päng!

Was Keller betrifft, so müßte der Schreiber schon genauer definieren, welchen Keller er meint. Es gibt nämlich auch einen bekannten Dichter dieses Namens, (Gottlieb), der nicht der deutschen, sondern der Schweizer Nation angehört hat.

Päng!

14 Les Sacrifiés

Literie Ad. Rasqui-Langers

Voitures d'enfants

Literie-Trotinettes

★ Grand choix en vélos ★

ESCH-ALZETTE - 52, rue Brill - Tél.: 52 135

Nettoyage à sec Presto Shop

89, rue de l'Alzette - Tél. 54 02 34

LAVOIR-BLANCHISSERIE EDELWEISS

41-43, rue du Claire-Chêne - Tél. 54 25 42

Dépôts officiels:

Luxembourg - 105 rue Ad. Fischer - Tél.: 48 11 48

Luxembourg - 95, avenue Guillaume - Tél.: 208 27

Luxembourg - 32, rue du Curé - Tél.: 419 88

Bettembourg - 4, route d'Esch - Téléphone 51 22 19

WMF Kaffee-Maschinen

CIMBALI Espresso

GASTRONOM Geschirrspülmaschinen

für Großküchen, Restaurants,
Cafés, Bars

Direkt-Import - Kundendienst

Jösy Juckem Luxembourg

60-62, rue de Strasbourg - Tél. 48 46 33

Lang - Hein Gaston

plâtrier - façadier

M A C H T U M

Tél.: No 75 357

La Maison Alfred Poggi

Fruits et Primeurs en Gros
est au service de sa clientèle
depuis plus d'un demi-siècle

Imprimerie

Kremer - Muller & Cie

Imprimés de qualité

Esch-sur-Alzette
56, rue des jardins
Téléphone 521-85

« . . . und der sie - die Luxemburger - immerhin vier Kaiser gestellt haben . . . »

Wenn das ein Beweis für das Deutschtum der Luxemburger sein soll, dann ist wohl auch die Frage erlaubt, ob es nicht, im Gegenteil, ein Beweis für das Luxemburgertum der Deutschen ist.

Eine solche Theorie wäre genau so lächerlich, nicht wahr?

Päng!

Uebrigens: Weiß der Schreiber nicht, daß es zur Zeit jener vier Kaiser noch keine deutsche Nation im heutigen Sinne gab. Dann sollte er nicht mit geschichtlichen Ereignissen hantieren!

Päng!

« . . . eine gemeinsame Geschichte, eine gemeinsame Sprache und ein gemeinsames Schicksal zu haben? »

Gemeinsame Geschichte? Nun, in den Jahren 1940-44 war dies zweifellos der Fall. Aber es war gewiß kein Beweis für eine nationale Zusammengehörigkeit!

Päng!

Gemeinsame Sprache? «Eine Nation besteht auch noch nicht aus einer gemeinsamen Sprache - sonst wären beispielsweise die Schweizer mit ihren sogar geographisch genau abgegrenzten Sprachgebieten keine Nation. (Hd. - «LW» vom 7. 10. 70).

Päng!

Gemeinsames Schicksal? Immerhin hat die Haltung der luxemburgischen Bevölkerung während des letzten Krieges die freie Welt zu überzeugen vermocht, daß es nicht mit der damaligen «deutschen Nation» gleichzustellen war!

Päng!

«Wiegen tausend Jahre deutscher Geschichte nicht schwerer als die zwölf Jahre Barbarei eines Teilstaates dieser Nation - nämlich Kleindeutschlands unter Führung eines Oesterreichers . . . »

Machen wir es auch hier stückweise, um der vielen Ungereimtheiten Herr zu werden.

Päng!

Zwölf Jahre Barbarei können tatsächlich schwerer wiegen als tausend Jahre Geschichte. Sogar wenn man diese zwölf Jahre nicht als unerwartet vorzeitiges Ende eines «tausendjährigen Reiches» ansieht!

Päng!

Kleindeutschland? - Davon ging 1940, bei und nach der Zertrümpfung der luxemburgischen Neutralität schon längst keine Rede mehr. Diese Bezeichnung war 1938 beim österreichischen Anschluß niederge-«heilt» worden!

Päng!

Unter Führung eines Oesterreichers? Warum auf einmal ein Ausländer? Weil «es für die Luxemburger wirklich ein so unerträglicher Gedanke» wäre, das Bild der Goethe-, Mozar, Keller-, usw-Nation derart verschandelt zu sehen?

Päng!

« . . . unter Führung eines Oesterreichers, der sich alle Angehörigen des noch verbliebenen Reststaates zutiefst schämen, sie aufs äusserste bedauern und nach besten Kräften versuchen, sie zu überwinden und wieder gut zu machen? »

Alle? - Wirklich alle? - Zutiefst? - Wirklich zutiefst?

Der Schreiber hat wohl noch nichts von einer NPd gehört, die von einem deutschen Gericht als «Sammelbecken» ehemaliger Nazis bezeichnet wurde? Sonst müßte er sich schämen, bei diesen Leuten von Scham über die braune Vergangenheit zu sprechen.

Päng!

Wieder gut machen? - Davon haben gerade wir Zwangsrekrutierte bis dato nichts gemerkt. Ansonsten wir, beispielsweise, am 27.9.70 nicht in Colmar mit unseren französischen Leidensgenossen gegen die immer noch fortdauernden Ungerechtigkeiten jenes Regimes zu protestieren brauchten!

Päng!

Ist im Uebrigen das Denken und Argumentieren in nationalstaatlichen Kategorien von der Grösse der europäischen Staaten nicht schon längst überholt . . . ? »

Das ist ganz gewiß. Aber - leider - nur das Denken und Argumentieren.

Nicht aber das Handeln! Wenigstens bei den Politikern. Ansonsten dieses Europa schon besser und weiter gediehen wäre!

Päng!

Uebrigens: Wenn dieses Denken und Argumentieren von einer europäischen Wirklichkeit gestützt wäre, warum sollten wir Luxemburger dann Teil einer (überholten) deutschen Nation sein?

Päng!

« . . . dann sollten Sie nicht vergessen, dass die Luxemburger ihre Freiheit von der Naziherrschaft nicht zuletzt dem Opfertod von 20 Millionen sowjetischen Bürgern und ihrem Kampf gegen Hitler zu verdanken haben. »

Les Sacrifiés 15

Ganz recht. Und wir tun es auch nicht. Genau wie wir es nicht tun gegenüber den Millionen andern Opfern (Amerikanern, Engländern, Franzosen, Australiern, usw . . . und auch Luxemburgern), die für das gleiche Ziel starben und die . . . der Briefschreiber vergaß!

Päng !

Außerdem: Dieses «Nicht-Vergessen» kann wohl kaum eine Begründung für unser Deutschsein darstellen. Oder?

Päng !

«Mit den besten Grüßen.»

Und Besserungswünschen für die Zukunft !

Päng !

Fern. Geimer-Sonnen

Ameublement - Menuiserie - Ebénisterie
Grand choix en meubles de tous genre
Exécution de travaux de Menuiserie et
d'Ebénisterie

Place de l'Eglise tél.: 6 91 82 Bech-Kleinmacher

POUR VOS CHAUSSURES,
UNE SEULE ADRESSE.

Chaussures Margot

Propriétaire: THOSS-JACOBS

ESCH-SUR-ALZETTE
22. avenue de la Gare - Téléphone 532 68

Ignis

Machines à laver - Réfrigérateurs -
Cuisinières à gaz - Congélateurs -
Boyleurs

monopol : *Scholer*

Das große Fachgeschäft für beste
HERRENKLEIDUNG

M A Z O U T

Charbons

Cokes

Briquettes

Pommes-de-Terre

Transports

Vente de réservoirs à partir de 500 jusqu'au 1200 ltrs

Marcel

Schroeder-Wagner

ESCH-SUR-ALZETTE

Chantier: r. d champs, Tél. 52740

Privé: 72, bd Pr. Henri, Tél. 542098

Jean-Pierre HAMILIUS:

Warum bekommt Herr Joseph Bech die Goldmedaille des «Médaille Européen» ???

Sind die Verdienste dieses langjährigen Aussenministers und sonderbaren Gegners der Zwangsrekrutierten wirklich so hervorragend?

Vor mehreren Jahren hätte gerade er die Möglichkeit gehabt, angesichts seiner äusserst guten Beziehungen zu den verschiedenen Mitgliedern der deutschen Bundesregierung, die leidige Angelegenheit der Zwangsrekrutierten-Entschädigung durch Deutschland aus der Welt schaffen zu lassen. Dadurch hätte Herr Bech automatisch auf der Luxemburger Seite einen wichtigen Grundstein zur Völkerversöhnung im Sinne eines geeinten Europas gelegt. Aber wie so oft in seiner politischen Karriere vertrat er den Standpunkt, die schwierigen Probleme erledigten sich am besten, wenn man sie in der untersten Schublade des Aussenministeriums verstauten lässt!!!

Herr Bech unternahm nicht die geringsten Schritte im Interesse der Entschädigung der vielen kranken, verwundeten und toten Zwangsrekrutierten. Hauptsache war und blieb für ihn seine eigene «Entschädigung», d. h. der Karls-Preis und die damit verbundene Geldzuwendung von 25.000 DM. (so weit ich unterrichtet bin). Verschiedene Zwangsrekrutierte können nicht umhin die Frage aufwerfen, ob Herr Bech etwa diesen interessanten Preis erhalten habe, um die Angelegenheit der Zwangsrekrutierten mit einem Federstrich, auf eine elegante Art und Weise, im Sinne des sogenannten «grand old man», aus der Welt zu schaffen. Andere Zwangsrekrutierte meinen, Herr Bech habe als Devise: «Après moi, le déluge!» (Nach mir, die Sintflut).

Dieser sonderbare Europäer soll nun auch, dem «Républicain Lorrain» vom 11. Oktober zufolge, die Goldmedaille (Médaille du Mérite Européen) wegen seiner grossen Verdienste um die Sache Europas erhalten und ihm anlässlich eines feierlichen Empfanges im Luxemburger Aussenministerium am 28. Oktober überreicht werden.

Ueber den mit der «Médaille du Mérite Européen» verbundenen neuen Schlag in das Gesicht aller Zwangsrekrutierten scheint man sich höheren Ortes kaum Gedanken zu machen.

★

Sonderbares Verhalten der Regierung den Zwangsrekrutierten gegenüber!

Es ist allgemein bekannt, dass Herr Tito, Präsident der Föderativen Republik Jugoslawiens bei Kriegsende mehreren Luxemburger Zwangsrekrutierten eine schnelle Rückkehr in ihre Heimat ermöglicht hatte, wofür ihm der Dank aller Zwangsrekrutierten gebührt.

Trotz dieses Tatbestandes unterliess es unsere Regierung, die offiziellen Vertreter der Zwangsrekrutiertenvereinigung zu den Zeremonien des 9., 10. und 11. Oktobers anlässlich des Staatsbesuches des jugoslawischen Staatschefs einzuladen.

Wieder eine Diskriminierung an die Adresse der Zwangsrekrutierten. Warum ???



Bina und der Krieg



Lager Barbara-Ribe

(III)

Ribe war ein netter Ort in Dänemark. Und es sollte für eine längere Zeit der Aufenthaltsort für Bina und seine Freunde werden. Dort gab es keine Kaserne, wie es in sozusagen jeder deutschen Stadt seit Kaisers Zeiten der Fall ist. Na ja, in Dänemark fehlt es eben an preussischer Tradition! – Um dies in etwa auszugleichen und eine einigermaßen heimatliche Stimmung zu schaffen, hatten die Herren Deutschen, nachdem sie 1940 diesen netten, kleinen skandinavischen Staat mit ihrem «lieben Besuch» beglückt hatten, Militärlager eingerichtet. Natürlich sahen diese Lager im ganzen deutschen Besatzungsbereich mehr oder weniger gleich aus. (In einer Diktatur wird nun einmal sehr großer Wert auf Gleichschaltung gelegt.) Dies war insbesondere für das repräsentativ gestaltete Eingangstor der Fall. Es war überall aus Birkenstämmen gebaut: je zwei senkrecht links und rechts dann zwei parallel in zirka 2,50 Meter Höhe quer darüber, und schließlich zwei weitere Stämme in Form eines Satteldaches als Abschluß. In der Mitte, als unübersehbarer Blickfang, der «Vogel», – Verzeihung: der deutsche Hoheitsadler, der den Lorbeerkranz mit dem Hakenkreuz in seinen Krallen hielt. Auf der rechten Seite des Tores, etwas davor, stand das weiß und schwarz gestreifte Schilderhäuschen für den Wachtposten. Und gleich daneben der Mast mit der deutschen Fahne. Zwischen den beiden Querstämmen stand der Name der militärischen Niederlassung mit gotischen Buchstaben auf dunklem Grund: Barbara Lager/Ribe. Durch dieses Tor waren Bina und Co am 27. Oktober 1942 einmarschiert. Um 4 Uhr in der Frühe hatte man sie in Schleswig aus den «Fallen» - wie die Betten bezeichnenderweise oft genannt wurden - gejagt. Um 6 Uhr hatten sie mit vollgepackten Tornistern auf dem Kasernenhof gestanden, um den Weg nach Dänemark anzutreten. Es war ganz schön anstrengend, die ganze Last zum Bahnhof zu schleppen. Es gab gar manchen Luxemburger, der besonders unter dem Gewicht der von zu Hause gekommenen «Freßpakete» ächzte und stöhnte: «Solche Dinger sollten in derartigen Augenblicken verboten sein!» Doch so richtig ernstzunehmen waren solche Klagen nicht.

Um 7.45 fuhr der Zug ab, um nach etwa 4 Stunden in Tinglev anzukommen. Hier hieß es Abschied nehmen von jenen Kameraden, die nach Slagelse kamen. Die von ihnen besetzten Wagen wurden an einen andern Zug angehängt, in welchem sich Infanteristen befanden, die damals in Hamburg abgetrennt worden waren.

Es gab natürlich ein gewaltiges Hallo des Wiedererkennens, und der «ro'de Le'w» trat wieder einmal in Aktion.

Zwei Stunden lang dauerte der Aufenthalt im Bahnhof Tinglev. Zeit genug, einige Beobachtungen zu machen. Die Dänen scheinen eigenartige

Leute zu sein. Irgendetwas muß ihnen an den deutschen «Reisenden» nicht gefallen, denn die Mütter sind gar schnell bei Hand, um ihre Kinder aus der Nähe der Uniformierten fort zu holen, auch wenn die Kinder nichts weiter taten, als ihrem natürlichem Vorwitz freien Lauf zu lassen.

Um die Zeit bis zur Abfahrt totzuschlagen, setzten sich Burmesch Gast, Boese Nico, Brauns Ferd u. Bina zu einer Partie Belotte zusammen u. spielten um ihre letzten Pfennige. Denn von nun an wird man mit dänischen Kronen operieren müssen.

Um viertel nach eins waren sie dann schließlich weitergefahren und hatten gegen 4 Uhr Ribe erreicht. Auf dem Marsch durch die Stadt wurde – die deutsche Wehrmacht war sich nun einmal ihrer kulturellen Aufgabe voll und ganz bewußt – auf militärische Art gesungen, d.h. es wurde ein Lied à la Erika gegrölt. Allerdings nur von den Jeperchen. Die Luxemburger sparten ihre Stimmbänder für bessere Zeiten auf. Und die Leute am Straßenrand zeigten sich auf eigenartige Weise von diesem «Konzert» berührt. Alle warfen schiefe Blicke nach der tönenden Marschkolonne. Eine ganze Menge hob drohend die Faust, während andere, etwas weiter entfernt, gar mit ihrem Spazierstock recht drohend hantierten. Bina hatte sie in dem ganz bestimmten Verdacht, keine Deutsche, sondern Dänen zu sein. Und bei diesem Gedanken fühlte er sich fast wie zu Hause!

Im Lager nahm Leutnant Stiel die Einteilung auf die einzelnen Stuben vor. Das konnte naturgemäß nicht gut für die Luxemburger ausgehen, war doch das Verhältnis zwischen ihnen und dem Offizier alles andere als freundschaftlich. Bina sollte der Stube 2 angehören, die, wie er gleich feststellte, mit 18 Jépercher und nur . . . 2 Luxemburger belegt sein würde. «O Graus!» Das revoltierte unseren sonst so ruhigen Freund und trieb ihn zur Reaktion. Er nutzte das beim Einzug entstehende Durcheinander derart aus, daß er unvermittelt mit seinem gesamten Gepäck in Stube 3 aufkreuzte, im Handumdrehen das Gelump eines Jéperchen vor die Tür beförderte und sich an dessen Stelle häuslich einquartierte.

Uebrigens müssen noch andere auf die gleiche Idee gekommen sein, denn bald stellte Binchen fest, daß es ausser ihm noch weiter 11 Luxemburger auf Stube 3 gab. Eine derartige Aufteilung hatte Leutnant Stiel ganz bestimmt nicht vorgenommen. Außerdem gab es einige Jépercher, die eine ganze Zeit lang heimatlos herumirrten. Sie müssen aber wohl auch ein Lager gefunden haben, denn nach einer Stunde war die Ordnung wieder vollkommen hergestellt und jeder hatte ein Bett für seine müden Knochen. Stube 3 war eine feine Stube. Die Jépercher mußten die Mäuler halten. Hier kommandierten die Luxemburger! «Pst! De Leitnant!» - - -

Ribe hat ein reichlich feuchtes Klima. Der Regen ist das vorherrschende Element. Und da der Lagerhof nicht betoniert ist, ist er meist von einer fast knöcheltiefen Schicht aus «guddem, löftigem Bulli» bedeckt. Was den Schuhen ernstlich gut bekommt und den Rekruten eine nicht zu beschreibende Freude beim Kleiderreinigen macht.

Ueberhaupt der «Dienst», wie man die Beschäftigungstherapie hier nennt, ist mit einem ge-

heimnisvollen Nimbus umgeben. Nicht, daß es kriminalistisch oder spionagemässig zuinge. Keineswegs. Es ist vielmehr ziemlich rätselhaft, wenigstens für luxemburgische Gehirne, wozu der ganze Betrieb gut sein soll. Den «Jéperchen» mag es vielleicht genügen, zu wissen, daß das Warten, das Herumstehen- und-rennen, das Bauchkriechen und was es sonst noch alles hier gibt, eben Dienst ist, um erhaben über jede Kritik zu sein. Bei «Preussens» und bei den Deutschen überhaupt ist Dienst eben Dienst und Schnaps ist Schnaps! Aus! Fertig! Einen wirklichen Sinn dahinter zu suchen, steht einem echten Deutschen nicht an. Das ist die Aufgabe des Vorgesetzten. Der denkt für den Untergebenen mit! Schluß - - Und für ihn denkt wieder sein Vorgesetzter. Und der hat wieder einen Vorgesetzten. Und der hat ebenfalls einen Vorgesetzten. Und der . . .

So landet man mit dem Denken schließlich beim «Führer»! Und der hat «alles einkalkuliert». Auch dieses Denk-, oder, besser gesagt, dieses Nicht-Denkensystem. Dieses sogar besonders. Denn das ist die Grundbasis für das ganze Diktatursystem!

Da nun aber diese dummen Luxemburger immer selber denken wollen, so ist es offensichtlich, daß sie sich immer wieder ausserhalb der grossen, deutschen Volksgemeinschaft stellen und zu ihrem Glück einfach gezwungen werden müssen! Woraus sich ergibt, daß für sie der «Dienst», der für ihre deutschen «Kameraden» freudig als eine Leistung für das Vaterland ist, zu einer fortgesetzten Plage und Schikanierung wird.

Das beginnt gewöhnlich um 6 Uhr mit dem sog. Wecken. Die Trillerpfeife sorgt dafür, daß es brutal und gründlich geschieht. Und der Schrei «Aufsteh'n!», der aus der völlig unmelodischen Kehle des UvD kommt, ist auch keineswegs väterlich!

Danach heisst es Waschen, Bettenbauen, Stubenreinigen; das Anziehen, obwohl später einer peinlichsten Prüfung seitens des «Spiesses» unterzogen, muß nebenbei erledigt werden, genau wie auch das «Muckefuck-Trinken. Dafür bleibt nicht viel Zeit; müssen diese Dinge doch alle bis 7 Uhr beendet sein!

Dann beginnt der Unterricht. Worüber? Das ist verschieden. Mahl geht es über die einzelnen Waffen, mal über Politisches, d.h. über die nazistische Ideologie. Denn eine andere Politik gibt es ja im großdeutschen Reich nicht. Typisch ist dabei, daß die Jépen immer ganz vorne sitzen, während die Luxemburger für die «Stimme aus dem Hintergrund» sorgen. Ausserdem lässt es sich dort, möglichst weit vom unterrichtenden Vorgesetzten entfernt, besser unauffällig dösen und die Nacht ein wenig zu verlängern.

Von 8 bis 1/2 10 ist dann Infanterieausbildung. Sie findet im Kasernenhof statt und hat deshalb auch Kleiderreinigen (besonders Schuhe) im Gefolge.

Um 10 Uhr ist Sport. Da dieser bis gegen 12 Uhr dauert, ist er ein echter Beweis dafür, wie gut durchdacht der ganze Dienstplan ist. Oder gibt es vielleicht eine bessere Methode, um den Appetit anzuregen? Was glaubst Du, lieber Leser, wie dann der ausgepowerte Magen sich an dem eintöpflichen Mittagessen ergötzt?! (In der

Kantine wird, wenn es sich nur machen läßt, «nachgefüttert»!)

Von 2 bis 4 ist Geschützexerzieren, dem sich wieder Unterricht anschliesst. Und diesem folgt – auch das ergibt sich aus einer Notwendigkeit – um 5 Uhr eine sog. Putz- und Flickstunde, die sich bis Feierabend um 7 Uhr ausdehnt.

Das ist für gewöhnlich der Tagesverlauf. Manchmal aber geht es nicht gemäß dieser Ordnung. So etwa, als es Leutnant Stiel während der Infanterieausbildung einfiel, die Luxemburger etwas genauer unter die Lupe zu nehmen, was ihre Einstellung zum Militarismus betraf.

Er blieb vor Bina stehen, baute sich lässig vor ihm auf und begann in väterlichem Ton: «Na Bernard, wie gefällt es Ihnen bei der deutschen Wehrmacht?»

– «Hm, hm.» war Binas Antwort. Sie genügte dem neugierigen Offizier nicht.

– «Fühlen Sie sich denn als Deutscher?»

– «Nein, Herr Leutnant.»

– «Fühlen Sie sich denn als Franzose?»

– «Nein, Herr Leutnant.»

Der Vorgesetzte verlor ein gut Teil seiner Lässigkeit.

– «Wollen Sie wohl die Knochen zusammen nehmen, wenn Sie mit mir reden! – Als was fühlen Sie sich denn?»

– «Als Luxemburger.»

Da schüttelte der Stiel sein weises Haupt. Er konnte diese Antwort wohl nicht verstehen.

– «Sie werden sich aber noch in der deutschen Wehrmacht wohlfühlen. Sie werden bestimmt noch ein guter Soldat werden!»

Bina hegte in dieser Hinsicht gar tiefe Zweifel und gib sie seinerseits durch ein Schütteln des Kopfes bekannt. Das aber brachte den Herrn Leutnant in eine leichte Rage, wie sein veränderter Tonfall bewies.

– «Das ist keine Antwort! Bei einem Soldaten gibt es nur zwei Antworten. Entweder «Ja» oder «Nein»! – Wie heisst es nun?»

– «Jawohl, Herr Leutnant.»

Damit hatte Bina anscheinend das rechte getroffen, denn der Stiel ging weiter, um seine Frage bei anderen Luxemburgern fortzusetzen. Doch er gab es bald auf und entfernte sich, indem er nun seinerseits ein unmilitärisches Kopfschütteln praktizierte. Ob es vielleicht doch eine Antwort bedeutete? - - -

Abends kam ein dänischer Verschönerungsrat, gemeinhin Coiffeur genannt, auf die Stube. Es bedurfte keines langen Gespräches, um herauszufinden, daß er in politischen Dingen weit eher zur luxemburgischen, als zur deutschen Ansicht neigte. Was den «Jéperchen» natürlich nicht gefiel, da sie hier wie in allen Dingen, gescheiter sein wollten. Wodurch es fast zu einem regelrechten Handgemenge gekommen wäre, und der Haarkünstler sich fast krumm lachte. Das Ganze hatte zur Folge, daß der Däne mehrmals recht kräftige «Treppen» in den Haarschopf des gerade behandelten «Jépchen» schnitt, sobald ihm ein Luxemburger ein Auge zudrückte.

d.f

(Fortsetzung folgt)